

PROLOGUE

Mer Méditerranée, le 25 mars 1960

Les pales hachaient l'air pur du petit matin. Elles répandaient les gaz d'échappement aux alentours. À présent, l'atmosphère empestait l'essence. Le pilote ferma la fenêtre du cockpit et d'un geste, indiqua aux matelots et aux pompiers qu'il était prêt à décoller.

Les roues de l'hélicoptère de la Marine nationale quittèrent souplement le pont, composé de lattes de bois. L'appareil monta à la verticale en laissant s'éloigner le porte-avions croisant en haute mer. Il amorça ensuite son virage et plongea en direction du navire escorteur. Il survola rapidement la tourelle du canon avant et s'établit à son altitude de croisière: une dizaine de mètres au-dessus des eaux. À présent, il volait sous la couverture radar du porte-aéronefs. Il convoyait le courrier vers Toulon et ferait dans l'après-midi le trajet inverse avec des sacs remplis de lettres. À bord du Sikorsky se trouvaient les deux pilotes, un mécanicien et un technicien radio. Comme il s'agissait d'une liaison routinière, ni le porte-avions ni la base toulonnaise ne suivaient cette rotation.

L'appareil filait à vive allure, le nez légèrement incliné. Moins de dix mètres en dessous de lui, les flots défilaient tels une interminable tôle d'acier brossé. Le ciel était clair et aucun navire ne se profilait à l'horizon. Ce vol était une promenade de santé pour un équipage habitué à évoluer dans des conditions météorologiques difficiles.

Le copilote désigna soudain une masse d'écume à trois heures. Quelque chose faisait surface. Le pilote effectua un virage à droite afin d'observer le phénomène. Que ce fût une épave ou un sous-marin, il informerait le porte-avions. Pendant la manœuvre, le mécanicien de bord se détacha pour s'approcher du hublot. L'appareil prit un peu d'altitude tout en s'inclinant fortement.

Du creux des vagues, une forme ovoïde d'un noir mat s'éleva et prolongea sa course ascensionnelle. Elle frappa de plein fouet l'arrière de l'hélicoptère. Elle oscilla sous l'impact et continua sa trajectoire vers le ciel. Privé de rotor anticouple, la queue de l'aéronef militaire passa brusquement devant. Aux trépidations assourdissantes, s'ajoutaient les notes d'un cliquetis démentiel, comme une machine à coudre folle et dégingandée. Le pilote se cramponna aux commandes. Il tenta vainement de mettre du pied sur le palonnier. Il entendait le copilote qui aboyait une série de chiffres. Ses yeux accrochèrent l'altimètre qui descendait, et l'horizon artificiel qui virevoltait. Le Sikorsky était incontrôlable. Il partit en vrille, puis en tonneau. Trente secondes de frayeur, des hurlements, puis le choc. L'appareil s'abattit violemment sur le dos dans une impressionnante gerbe d'eau.

La cabine de pilotage implosa aussitôt, ne laissant aucune chance aux occupants, sanglés sur leur siège. Le mécanicien mourut sur le coup, la nuque brisée. Le technicien radio reprit connaissance dans une position inconfortable. Retenu par sa ceinture, la tête en bas, les bras dans l'eau froide, ce furent l'horrible goût marin mélangé au kérosène ainsi que la sensation d'étouffement qui le réveillèrent. Par réflexe, il prit une inspiration et ses poumons aspirèrent du liquide. Plus il toussait, plus il ingurgitait d'eau. Paniqué, à bout de souffle, il parvint à déverrouiller sa ceinture ventrale et se propulsa à l'air libre.

Il surnagea dans les vagues chargées d'essence, s'efforçant de rester accroché à l'épave et empêchant le corps de son collègue de partir à la dérive. Ce ne fut qu'au bout de longues heures que la base s'inquiéta de l'appareil manquant.

L'engin inconnu tentait de regagner la haute atmosphère sans même réussir à s'en approcher. Il progressait par à-coups. Sa trajectoire devenait hasardeuse et perdait de vue son objectif. Son ascension s'arrêta net. Il stagna une poignée de secondes, puis tomba doucement. Sa coque noire présentait une

sérieuse brèche et les systèmes embarqués se mettaient en défaut les uns après les autres. Puis ce fut la chute libre, irrémédiable, presque sans fin. Il s'écrasa dans un immense pâturage dénudé du plateau de l'Aubrac.

Certains radars de l'Armée de l'air perçurent l'écho de la descente vertigineuse. Les contrôleurs aériens ne réussirent pas à rentrer en contact avec l'appareil inconnu. La vitesse était loin d'être celle d'un missile et ils conclurent à la présence d'un avion étranger. Une équipe restreinte fut envoyée à la recherche du point d'impact. Elle reçut rapidement du renfort. Le champ, bordé de murs de pierre fut envahi de militaires et promptement nettoyé de tout débris.

CHAPITRE PREMIER

Port-Vendres, 28 mars 1960

Au bord de la Méditerranée et aux portes de l'Espagne, Port-Vendres entretenait des liaisons soutenues avec les grands ports d'Afrique du Nord. Passagers et fret empruntaient alors les mêmes navires. Pour fluidifier le trafic, une infrastructure particulière avait été mise en place : le train venait déposer ou prendre les voyageurs directement sur le quai.

Le vent de terre, la Tramontane, caressait les collines avoisinantes et effilochait la fumée noire sortant de l'El Mansour. Le paquebot, en partance pour Alger, poursuivait son embarquement comme à l'accoutumée.

Dans la capitainerie de Port-Vendres, Émile Bignas, le commandant du port, reposa le lourd combiné sur sa base. Perplexe, il regardait le téléphone d'un œil douteux. Il écrasa méticuleusement la cigarette qui se consumait dans le cendrier. Sa main droite monta machinalement et s'enfonça dans sa barbe poivre et sel. Il carra sa casquette de marin, prit une longue inspiration puis récapitula l'injonction émanant du ministère de la Défense nationale. Il devait agir sur-le-champ.

— Roro! Préviens le pilote de ne pas laisser sortir l'El Mansour, cria-t-il. C'est compris! Aucune manœuvre. Rien. Il ne sort pas, insista-t-il en découpant toutes les syllabes.

L'officier adjoint, se planta devant son supérieur et tâta la poche de son pantalon pour y chercher une pastille de menthe. Il avait troqué le tabac contre des sucreries, et depuis, son ventre épousait la courbe de rupture de sa chemise.

— Mais enfin, qu'est-ce qui se passe ? Et c'était quoi ce coup de fil ?

— Tout ce que je peux te dire, rajouta le commandant, c'est qu'il a une cargaison de dernière minute et qu'elle n'est pas encore arrivée. Je file voir ça de plus près.

Il s'arcbouta sur l'antique bureau en pensant à Saint-Amant-les-eaux et au poste de garde-pêche auquel il serait affecté si le navire partait sans la livraison tant attendue.

Mal à l'aise par ce chantage, vexé d'être manipulé, Bignas sortit d'un pas décidé. La pilule allait être dure à passer, mais il avait une mission à remplir. Il longea le quai en direction des bâtiments de la gare maritime de la Compagnie de Navigation Mixte, ou la Mixte comme tout le monde la surnommait. La compagnie possédait des cargos et des paquebots transportant passagers et marchandises. La gare comprenait quelques entrepôts et le grand hall qui donnait sur la passerelle d'embarquement. Devant l'édifice, l'El Mansour étendait ses cent vingt mètres. Sa coque noire et ses superstructures blanches étaient dominées par la cheminée caractéristique à tous les navires de la société: noire, aux couleurs de la Compagnie, les lettres NM dans un rectangle blanc encadré par deux bandes rouges horizontales. Les cheminées faisaient office de pavillon et celui-ci était parfaitement reconnaissable.

Le pont promenade, à l'arrière, était débâché. Les passagers venaient s'y presser pour goûter le soleil de cette fin de mois de mars. C'était en quelque sorte un prélude à ce qu'ils allaient retrouver de l'autre côté de la Méditerranée: un astre puissant, omniprésent.

La coupée, servant au transit des voyageurs entre le bâtiment et le paquebot, fournissait son lot de retardataires. À l'avant, le second-maître surveillait le chargement des ultimes caisses et des objets volumineux.

Émile voyait les familles, les appelés du contingent aux cheveux courts, tout une microsociété allant dans le même sens, vers un même lieu, malgré une époque qui se troublait inexorablement. C'était pour cette raison que de plus en plus de jeunes hommes en tenue kaki faisaient la traversée. Avec eux, des colons rentraient sur leur terre natale, avec parfois un pincement au cœur. Était-ce le dernier trajet dans ce

sens ? Car l'Algérie commençait à s'ébrouer de plus en plus fort. Elle sentait poindre le sentiment d'émancipation, d'indépendance, de libération.

Il entra dans le grand hall blanc de la gare maritime. La lumière du jour pénétrait par l'impressionnante série de fenêtres située sur trois murs. Il se présenta dans les locaux administratifs et demanda à s'entretenir avec le capitaine de l'El Mansour. Au la vue de la mine contrariée de Bignas, le vieil assistant comprit qu'il s'agissait d'une affaire suprêmement importante et ne posa aucune question. Il fit mander son petit-fils. Un jeune homme, tout de blanc vêtu, arriva en trombe. Il prit note de sa mission et détala comme un boulet de canon en direction du poste de pilotage de l'El Mansour. Une poignée de minutes passèrent puis il revint, essoufflé, les joues rouges. Il se redressa puis transmit l'invitation de monter à bord.

Bignas débarqua en repensant à la conversation qu'il venait d'avoir. Un entretien rapide, âpre où planaient, à peine voilées, les menaces des hautes sphères. Il ajusta sa casquette, puis tira les manches de son pull. Bonaparte Séréna, le capitaine du paquebot, avait été dur à convaincre, mais il avait accepté de repousser l'appareillage d'une heure. Rien de plus. Pour obtenir ces soixante minutes, Bignas avait joué son dernier atout, la suspension du brevet au long cours. Il n'en revenait pas d'avoir été obligé dans arriver à cet avertissement ultime. Il détestait ce genre d'ultimatum. Bon sang que Séréna était têtue, borné ! Il sortit de la gare maritime à grands pas, s'appuya contre le mur et regarda le navire. Il se demandait quand la tête sévère de Séréna allait pointer sur le pont avant. Pour l'instant, les mâts de charge étaient toujours verrouillés à leur poste de mer, parés pour le départ. La coupée d'embarquement était vide. Sur le quai, la foule attendait, tout comme les dockers de la Mixte qui s'étaient déjà positionnés autour des amarres, prêts à libérer les cordages. À bord, les passagers consultaient leur montre avec plus d'impatience. Certains commençaient à se plaindre auprès du personnel et exigeaient de savoir pourquoi le bateau n'appareillait pas.

Séréna rejoignit la passerelle de commandement. Son uniforme blanc, impeccablement repassé, rehaussait sa démarche fière, alors qu'il entraient lentement. Ses chaussures noires cirées à la perfection martelaient le sol. Ce bruit sec lui servait de soupape de sécurité afin d'éliminer un peu de son exaspération. L'officier de quart et le timonier lui jetèrent un regard interrogateur. Au vu du visage fermé de leur supérieur, ils préférèrent de ne pas poser de questions. Mieux valait se concentrer sur la tâche à venir. Séréna était un personnage de la Mixte, ou plutôt une gueule. Quand quelque chose n'allait pas, que ce soit dans la compagnie ou dans son équipage, il le faisait savoir haut et clair.

Il inspira profondément et ses traits devinrent plus calmes, comme par enchantement.

— Filez chercher le Second ! Je ne suis pas d'humeur à répéter deux fois les ordres !

Sur ces derniers mots, Antoine Inez, le commandant en second sortit du local contigu pour se présenter à la timonerie. La quarantaine, des cheveux blonds ceinturant son crâne précocement dégarni, il marchait en balançant les bras comme un automate.

— Je suis là, Commandant. Nous n'appelons pas le pilote ? Il y a un problème ? On m'a informé que Bignas était à bord.

— En effet, il y a un léger contretemps. Comment l'exprimer ? Nous sommes contraints de rester à quai et prendre racine, en espérant l'arrivée providentielle d'une ultime marchandise. C'est tout ce que m'a confié le capitaine du port. Ça vient de haut, de très haut, finit-il en pointant son index vers le plafond immaculé en guise d'avertissement.

Séréna s'avança vers le côté tribord et observa, depuis la fenêtre, la foule qui attendait le départ du navire. Il était midi. À cette heure-ci, ils devraient déjà faire route vers Alger. Au lieu de cela, les cent mètres du paquebot faisaient corps avec le béton et les amarres tissaient de véritables liens d'amour avec la terre ferme. Cet événement imprévu l'ennuyait au plus haut point, assurément. Mais le comble était les menaces de Bignas. Il ne les aurait pas proférées s'il n'était pas lui-même sous pression. Bonaparte Séréna, seul maître à bord après Dieu, devait s'en remettre à l'autorité de l'officier de port. Après tout, c'était le règlement. Il se voyait donc contraint d'obéir et de se préparer pour accueillir cette cargaison bien mystérieuse.

— Disposez les mâts de charge de la cale 1 pour une autre palanquée, continua-t-il après une expiration bruyante. Inez, veuillez tout préparer pour un appareillage rapide. Je vais de ce pas attendre notre joli colis.

Crissements métalliques, jets de vapeur. À une dizaine de mètres derrière la gare maritime, le train de voyageurs, le « train-paquebot », celui-là même qui avait emmené une grande partie des passagers, s'ébranlait lentement. Il libérait la place et partait vers Perpignan. C'était le signe que le convoi de marchandises tant escompté allait se présenter.

Une DS noire, finition administration, c'est-à-dire sobre et dépouillée, roulait à vive allure sur la Route Nationale 114 en direction de Port-Vendres. Ses occupants, deux militaires en costume civil dont l'originalité ne supplantait pas celle de l'intérieur de l'habitacle, avaient quasiment sauté du train en marche à la gare de Perpignan pour se ruer dans l'automobile qui les attendait. Ils avaient laissé sur place le pauvre fonctionnaire de police qui avait convoyé le véhicule, le gratifiant d'un remerciement expéditif. Ils n'avaient pas de temps à perdre et la traversée de la ville allait se faire à l'encontre du code de la route.

Côté passager, Roland Lebarca était secoué par les accélérations et les freinages brusques. Pilote de la chasse de nuit sur un biréacteur Vautour avec le grade de capitaine, c'était un habitué des figures acrobatiques. Il avoisinait la quarantaine, les cheveux bruns coiffés en arrière. Une large moustache s'étendait sous son nez.

Pour la troisième fois en moins d'une minute, il regarda son bracelet-montre. Il tâchait de le faire le plus discrètement possible, car, visiblement, son collègue au volant de la voiture se montrait de plus en plus nerveux. En conséquence, Roméo Gaurse prenait de plus en plus de risques pour dépasser les véhicules. Le lieutenant Gaurse, la trentaine, était pilote de chasse sur Super Mystère B2. Comme son avion, il était supersonique. 9 mm de cheveux sur le crâne, une carrure d'arbalète, à la limite de l'impétuosité, il aimait la vitesse. Et pour clore le tout, la route n'en finissait pas de serpenter. Ils traversèrent Collioure à l'allure d'un grand prix.

Gauche, droite, enchaînement de courbes et les deux hommes se surprirent d'être déjà à Port-Vendres. La DS accéléra en descendant la rue menant aux quais. Le passager désigna avec entrain l'énorme masse noire et blanche amarrée de l'autre côté du port.

— C'est lui! C'est l'El Mansour !

S'agrippant des deux mains, Gaurse négocia les virages au bout du bassin dans un hurlement de moteur en fond de seconde. Par deux fois, la voiture partit en dérapage sur les pavés.

Le clignotant, dans le prolongement de la gouttière, indiqua certes l'intention du conducteur, mais pas sa manœuvre subite. Un brusque coup de volant suivi d'un freinage sec arrêta la Citroën le long de la façade de la compagnie. De la foule massée, s'élevaient de cris de protestation. Les vieux port-vendrais abreuyaient le chauffard de charmants qualificatifs en catalan.

Faisant fi de tout, les deux militaires étaient arrivés à temps pour recevoir Andromède.